

GENEVIÈVE PAROT

**LA FOLIE  
DES SOLITUDES**

roman

*nrf*

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

TROIS SŒURS, roman, 2005.

# LA FOLIE DES SOLITUDES



GENEVIÈVE PAROT

LA FOLIE  
DES SOLITUDES

roman

*nrf*

GALLIMARD



*à Pierre*





En fait les seules choses qui rapprochent  
les gens aujourd'hui, ce sont les enterrements  
et les tornades.

ANNIE PROULX  
*Un as dans la manche*



Ce roman s'inspire librement d'un fait divers qui s'est produit dans une région de France. Les noms de personnages et de lieux sont fictifs.



## CHAPITRE I

J'ai longtemps ignoré l'histoire de Georges, et son existence même. Il est sorti peu à peu du paysage qui m'entoure et que je pensais familier. Il me semble à présent qu'il hante l'orée du bois, qu'il se cache derrière le coin des granges, qu'il circule la nuit sous mes fenêtres. Comme s'il se répétait les étapes de son destin. Comme s'il n'en avait pas fini avec lui-même, et cherchait encore à comprendre.

Je l'imagine tel qu'il était ce jour fatal de sa jeunesse : le nez dans la poussière de la grange des Sagnes, le visage marqué de longues rigoles de sueur qui descendaient de ses cheveux noirs, drus, pleins de paille et de poussière, comme tous ses vêtements, et son corps sous ses vêtements. Il oubliait l'avant et l'après, ce qu'il venait de faire et ce qu'il allait devoir faire. Tout s'était tu à l'instant où il avait reçu le coup de ceinture sur l'oreille : le souffle de son père et le sien, le sifflement de la lanière de cuir, les chocs, la chute, le bruit du vent, le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes, le meuglement des bêtes au loin, tout avait disparu. Il se sentait bien dans ce

silence qui l'entourait comme de la ouate, qui le reposait enfin. Il ne voulait pas le quitter.

En suivant la course effarée d'une fourmi sur sa main, il s'était mis à regarder cette main. C'était la droite. Celle dont il se servait le plus. Celle qui dirigeait. Elle était carrée cette main, comme un battoir. Et l'attache du poignet était ferme, épaisse, et l'avant-bras qui suivait musculeux. Il mit la gauche à côté. L'estafilade de tout à l'heure ne saignait presque plus. Il serra les poings. Il savait qu'il était fort. Plus fort que tous ceux de son âge. Plus fort que son père.

Tout le ramènerait donc à lui? Il était fourbu. Il s'allongea sur le plancher du fenil. Au-dessus de lui, le soleil perçait par endroits entre deux tuiles mal jointes, cela faisait de petits carrés rouges et parfois une étincelle de lumière pure. Tout en haut, sous la poutre faîtière, des hirondelles avaient niché. L'air chaud pesait sur lui. Un courant plus frais venait de l'ouverture proche. Il tourna la tête : de là il voyait un rectangle de forêt. Une branche de pin passait en travers. Il se souvint de cet arbre vu du sol, et de son odeur. Il oublia celle du sang. La fourmi était entrée dans sa manche, elle arrivait à l'épaule. Il sentait ses pattes minuscules errer sur son corps. Ils étaient couchés tous les deux, le père et le fils, sur le plancher inégal du fenil.

Dans le silence qui régnait, c'est la voix de sa mère qui revint la première, au fond de lui, entêtante. Elle l'avait poursuivi et continuait de le poursuivre. C'est pour la fuir qu'il était monté ici. Imbécile! Il ne la fuyait pas, il lui obéissait! Et comment ne pas finir par lui obéir, à cette voix qui répétait toujours les mêmes choses. Ces

choses que j'imagine parce que la rumeur des villages a fait d'elle l'instigatrice, parce que « tout est venu des femmes », et d'abord de cette femme qui gémissait : « Quel malheur, mais quel malheur d'être appariée avec celui-là. Trois jours sans revenir. Une outre, un tonneau. Qu'il soit plein ou qu'il soit vide, quel est le pire, je ne sais pas. Celui qui m'en débarrassera, je lui embrasserai les pieds, je le bénirai jusqu'à la fin de mes jours. Si j'avais la force de le faire, je le ferais, c'est sûr. »

Elle l'avait déjà dit, avant, bien des fois. Mais aujourd'hui il l'avait entendue comme jamais. Aujourd'hui elle était allée plus loin que d'habitude : « Il est dans la grange, le mauvais. Même pas descendu jusqu'à la maison. Il est arrivé par le chemin de l'étang, je l'ai vu. Il cuve dans le foin. Il a tout bu. Plus un sou en poche. Que la foudre le prenne, et je bénirai la foudre. Quand il va se réveiller, le premier de nous qui lèvera les yeux sur lui, il le battra. Qui est-ce qui m'en débarrassera ? Ce ne serait pas grand-chose, dans le coma où il est. Il suffirait de le traîner jusqu'au bord du plancher. Il suffirait de le tirer un bon coup, assez vite pour qu'il n'ait pas le temps de réagir, et hop, le bazarder par-dessus bord. Avec ce qu'il a bu... Il pourrait aussi bien tomber tout seul de là-haut. Ça s'est déjà vu : il s'agite dans son sommeil d'ivrogne. Il rampe. Il gigote. Et clac, il tombe ! Il n'y aurait peut-être pas même besoin de le pousser. Ah, s'il pouvait choir de là-haut et se fracasser la tête. Que Dieu me pardonne... On a assez souffert. Quel malheur, mais quel malheur ! Mais qui peut nous en délivrer ? Ce serait une bonne action. Tout le monde le comprendra, que c'est une bonne action. Tout le monde sait comment on vit ici. Même le curé, même les

gendarmes. Ils ont des yeux pour voir. Mais personne n'a le courage. Et moi je n'ai pas la force. Celui qui m'en débarrassera, c'est sûr, je lui revaudrai ça. J'ai encore de quoi. Ce que je lui trouve dans les poches, je le dépense pas tout. J'aurai de quoi récompenser une bonne action. Et qui m'en débarrassera, qui? Ah, mais quel malheur! »

Il avait fallu qu'il la fasse sortir cette voix qui lui tintait aux oreilles, qu'il l'éloigne, qu'il la chasse, c'est comme ça qu'il avait pris le premier chemin venu, et c'était celui de la grange. Une fois grimpé à l'échelle, quand il s'était retrouvé debout, clignant des yeux à cause du passage de la lumière à la pénombre, il avait regardé son père endormi à ses pieds avec plus de curiosité que de haine. De haut en bas, de long en large. Comme jamais auparavant. Son père couché sur le dos. Étalaé. Les bras en croix et les jambes écartées. Vêtu de son éternelle veste de velours souillée de longues traînées grumeleuses, le col de chemise ouvert, le pantalon remontant sur les mollets et découvrant des tibias poilus. Son père qui dormait profondément et semblait s'enfoncer un peu plus dans le foin à chaque expiration. Un brin d'herbe sèche, coincé dans son cou, tremblait sous son souffle. Ses vêtements chiffonnés sentaient fort la sueur et la vinasse. Ils semblaient froissés sur le corps par une main rageuse, qui aurait voulu les arracher, les faire passer par-dessus la tête, mais qui n'avait réussi qu'à lui donner l'allure d'un artificier décoiffé par la fusée qui a explosé trop tôt, celle d'un voleur alpagué, gigotant au bout d'une poigne de fer, l'allure de Félix quand c'était lui, le père, qui le tenait en rigolant par la peau du cou et riait de le voir



se débattre. C'était toujours ainsi qu'il faisait tomber Georges dans le piège. Il empoignait le petit qui criait comme un goret, il le pinçait au sang, ou il lui serrait le kiki, et Georges ne supportait pas les gémissements de son frère, la bave qui commençait à lui venir aux naseaux, le bleu qui lui cernait les lèvres. Alors il fonçait comme un taurillon sur le chiffon qu'on agite, et le père expédiait le petit dans la boue, empoignait l'encolure du grand, et il riait, il riait des coups que Georges lui portait, à croire qu'il était cuirassé par l'alcool, blindé par la cuite, indéracinable, la poigne comme un étai, riant toujours, jusqu'au moment où il décidait que ça suffisait. Il soulevait Georges de terre, ses yeux exorbités roulaient tout près du visage du garçon qui fermait les siens, et il le jetait sur le chemin, comme une bête importune. La dernière fois, Georges avait été plus virulent que d'ordinaire ou bien la fatigue de l'ivresse avait été plus forte, le père n'avait pas pu s'en débarrasser si facilement, alors il avait approché son soulier clouté du visage de Félix terré dans le fossé ; l'enfant avait hurlé de terreur, et Georges avait lâché prise. Le père les avait laissés passer, faisant des moulinets de son bâton ferré, éructant encore un reste de rire. Georges portait le petit à bras-le-corps. Le père leur avait lancé la bûche qu'ils avaient laissée tomber en leur criant de saluer l'instituteur pour lui. Les deux garçons avaient monté la côte en courant, le petit à califourchon sur le dos de Georges, essuyant sa morve et ses pleurs sur le col de la pèlerine, barrant la poitrine de son frère avec la bûche qu'il tenait à deux mains. Ils fuyaient leur père, ils montaient vers l'école dressée comme une forteresse amie au-dessus des prés, entourée du rempart de ses murs, signalée par

l'échauguette des latrines et par l'appel de la cloche qui allait sonner avant qu'ils soient arrivés. « En retard encore une fois, ceux des Sagnes », dirait le maître.

Dans le foin, aux pieds de Georges, le père soudain avait grogné. Ses yeux roulaient sous ses paupières. Il s'était tourné vers le vide en vagissant. Trois jours sans revenir, une journée à cuver, et il n'avait toujours pas dessoûlé. Pas capable de curer l'étable demain, avait pensé Georges. Ce serait à lui de le faire, comme le reste. Avec la mère. Félix n'était capable de rien, et Reine n'était pas là de la journée. Ils arriveraient encore après la cloche. Le fils du Capitaine lui demanderait encore : « Alors, ça va chez toi ? » Avec son sourire habituel, que Georges détestait, parce qu'il ne savait pas s'il était sincère ou moqueur. Gustave était gentil avec lui, dans le fond. Mais il voyait trop de choses, il entendait trop de choses. Comme la saillie, dimanche. Quel besoin avait-il d'être là ? De voir les gesticulations ridicules du père ? Et la suite, on en avait parlé chez lui. Forcément. Il n'aurait pas dû être là. Félix non plus. Georges avait cru que ça n'en finirait jamais. La jument renâclait, esquivait. Il fallait prendre garde aux sabots. Aux écarts. De l'autre côté de l'enclos le père s'esclaffait. Le sol résonnait sous les sabots impatients de l'étalon. La jument heurtait la palissade. Le père hurlait. C'était à l'étalon qu'il parlait. Il l'excitait de la voix, il l'encourageait de ses deux poings brandis. Il le houspillait. Il l'insultait. À l'écart, sous un bouquet de frênes, le Capitaine, en chemise blanche, fumait la pipe en attendant. Les deux bêtes galopaient côte à côte le long de la palissade. Georges et Gustave reculaient sous le souffle de leur course, comme

on s'éloigne du bord du quai quand le train arrive, les naseaux fumants, dans le grincement des freins de fer. Des mottes de terre leur sautaient au visage.

Le père hurlait toujours. S'il pouvait crever, avait pensé Georges. Tomber raide, saisi dans son couinement comme le cochon qu'on saigne, et que ses couinements se transforment en râles. Ou alors l'apoplexie. Il avait retenu ce mot-là de l'école. C'est ce qu'il aurait fallu à son père. Il en guettait les signes chaque fois que son géniteur se gonflait de colère, chaque fois qu'il moulinait du poing ou du fouet contre la maisonnée. Mais le père n'étouffait jamais, il ne crevait pas, il les battait, ça oui. La seule tactique, c'était la fuite.

L'homme à la chemise blanche s'était approché. Le Capitaine, disait-on, parce que son père à lui était capitaine, et que lorsqu'il était arrivé ici, encore enfant, il ne savait que dire cela : mon père est capitaine. Le mot lui était resté attaché. Il s'était appuyé sur la barrière. Il avait parlé à la jument. Il l'avait flattée de la voix, caressée, tapotée de mots doux. Il avait parlé à l'étalon, de la même voix ferme, mesurée, et qui faisait baisser d'un cran celle du père. L'étalon s'était dressé. La jument était un peu haute pour lui. Le père l'avait bien dit. Il ne se privait pas de le redire. Pas besoin de comprendre ses mots. Il suffisait de le voir, écarlate, donnant du bassin, les jambes pliées, enfilant à coups secs une vulve imaginaire, la verge raide sans doute sous la culotte de velours, la main gauche empoignant une croupe, tout son corps arc-bouté dans le même rut que l'étalon.

Il aurait dû crever à ce moment-là, accroché à la palissade, les vaisseaux pétant de partout dans son corps bouffi de concupiscence. Ça aussi c'était un mot de

l'école. Volé au dictionnaire de l'école. Un mot dont ils s'étaient gargarisés entre garçons, par-dessus la demi-cloison des gogues, le regard sur le lointain bleu du plateau à travers le fenestrou, leurs jets puissants de jeunes mâles emplissant la cuve blanche d'un tourbillon écumeux, éclaboussant leurs godillots. Georges avait profité du brouhaha de la récréation pour élever la voix, pour faire sonner ces syllabes réjouissantes : con, cul, et pisse, le trio gagnant, en espérant crier assez fort pour que la fille entrée dans les gogues voisins, de l'autre côté du mur, les entende et rougisse, quand ils sortiraient tout à l'heure de leur réduit et qu'il planterait son regard hardi dans ses yeux à elle. C'était la fille Legros, Berthe, et celle-là, il le savait, ne baisserait pas les yeux comme une sainte-nitouche. Dimanche près de l'enclos, c'était lui qui avait baissé les yeux, parce qu'il avait croisé le regard du Capitaine. Qu'il y avait vu le dégoût amusé du monsieur, et sa honte à lui d'avoir pareil géniteur. L'étalon avait accompli son œuvre. On n'avait plus besoin de Georges. Il avait jeté le licol, et gagné le chemin. Au passage, il avait ramassé Félix, qui avait couiné sous la taloche, mais s'était levé et avait suivi son frère. Ils étaient rentrés à la ferme, par le chemin de roche et de sable, lui tenant de la main Félix par le col. Il ne fallait pas le laisser traîner. Il ne savait pas ce qu'il faisait. Pas encore. Mais bon Dieu quand est-ce qu'il le saurait, se demandait Georges. Sa mère devinait ce genre de pensées ; il suffisait qu'elle le regarde, et les mots lui restaient au fond du gosier.

Qu'allait-il faire à présent ? Retourner vers sa mère et lui dire que c'était fait ? Que cela ne s'était pas passé

*Photocomposition CMB Graphic*  
*44800 Saint-Herblain*



# La folie des solitudes Geneviève Parot

Cette édition électronique du livre *La folie des solitudes*  
de *Geneviève Parot*  
a été réalisée le 28/10/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en mars 2009  
(ISBN : 9782070125074)  
Code Sodis : N32116 - ISBN : 9792070284817